



# Comédie du livre

Huit parutions récentes témoignent de l'étonnante diversité dont font preuve les écrivains espagnols et portugais, et de l'intérêt des lecteurs français pour ces littératures

## Perles de la péninsule

### Collège totalitaire

Planté sur une plaine artificielle, le collège Wybrany est l'un des plus élitistes d'Espagne. Mais ses méthodes sont étranges, comme celle consistant à séparer les élèves « normaux » des boursiers, les « spéciaux ». Violences, disparitions, usurpations d'identité... Sara Mesa lève peu à peu le voile sur les horreurs qui s'y déroulent, à l'abri des regards, mais sans les expliciter totalement. Car l'essentiel est ailleurs : dans l'atmosphère oppressante de ce collège qu'un professeur remplaçant va découvrir avec perplexité. Maniant l'art de l'ellipse, l'auteure dépeint le fonctionnement de ce microcosme, avec sa hiérarchie et ses règles implacables mais absconses que le nouveau professeur se contente de faire appliquer à défaut de les comprendre. Rappelant *Les Désarrois de l'élève Törless*, dans lequel Robert Musil évoquait les violences commises par deux adolescents contre un camarade dans un pensionnat militaire d'Autriche-Hongrie, ce roman de Sara Mesa analyse l'évolution des rapports de force entre les protagonistes : une lutte de pouvoir à tous les niveaux de l'institution. Prenant le contre-pied des romans de formation, cette allégorie de la dictature, avec ses indignations étouffées et ses abus incontrôlés, fait de l'école un laboratoire de la perversité et de la corruption. Un cauchemar entre quatre murs, savamment orchestré. ■ ARIANE SINGER

► **Quatre par quatre** (*Cuatro por cuatro*), de Sara Mesa, traduit de l'espagnol par Delphine Valentin, Rivages, 320 p., 22 €.

### Le musicien et son double

« J'écris pour ne pas me sentir seul », déclare l'auteur portugais João Tordo. Mais que se passe-t-il si un double de soi – un jumeau, un alter ego – vient soudain briser cette solitude ? Dans *Lisbonne mélodies*, Tordo développe brillamment ce thème. Après dix ans passés à Montréal où, entre drogue et alcool, il a tenté de vivre de sa musique, Hugo, 43 ans et sans le sou, débarque à Lisbonne chez sa sœur. Son seul but : ne plus jouer de contrebasse pendant un an. Un jour pourtant, une inconnue l'invite au concert du pianiste réputé Luis Stockman. La ressemblance parfaite qu'il perçoit entre Stockman et lui-même fait sombrer Hugo dans le délire. Obsédé, il part à la rencontre du pianiste et se retrouve devant sa propre image, « son semblable et son contraire ». Dans *Lisbonne mélodies*, écrit en hommage à *L'Autre comme moi* (Seuil, 2005), le roman posthume du Prix Nobel portugais José Saramago, João Tordo s'interroge avec talent sur le fantôme de l'individu unique auquel l'être humain est depuis si longtemps attaché. ■ JACINTA CREMADES

► **Lisbonne mélodies** (*O Ano sabático*), de João Tordo, traduit du portugais par Dominique Nédellec, Actes Sud, 240 p., 22,50 €.

### Un deuil d'été

L'âge adulte est un grand bain d'eau glacée. Comme dans la mer gelée de Cadaqués, où elle peine à s'immerger, Blanca, l'héroïne du premier roman de Milena Busquets, y entre à contrecœur. Ebranlée par la mort de sa mère, survenue quelques semaines plus tôt, cette jeune quadra a mis le cap pour quelques jours vers le village balnéaire cher à Dalí, avec enfants, amies, amant, et même ses deux ex-maris. Au menu de cette escapade : « sexe, drogue et rock and roll ». Or, malgré cette compagnie, voilà Blanca, pour la première fois de sa vie, sans amarres, livrée à elle-même. « Ma place dans le monde était dans ton regard et cela me paraissait si incontestable et éternel que je ne me suis jamais inquiétée de vérifier où elle se trouvait », dit-elle à la défunte aimée dans cette émouvante lettre. Attachante élégie à l'attention de cette femme libre, cultivée et farouchement attachée à la vie, reflet de la propre mère de l'auteur (Esther Busquets, célèbre éditrice espagnole), *Ça aussi, ça passera* tend un fil entre nostalgie et légèreté, sans virer au superficiel. Le chagrin de la perte s'y mêle à l'irrésistible envie de jouir des plaisirs de l'été. Le deuil n'empêche ni les jeux de la séduction ni les disputes entre amis. Equilibriste des sentiments, Milena Busquets dresse, entre les lignes, le portrait d'une génération : les enfants de ceux qui, jeunes adultes dans les années 1960, étaient déterminés, y compris dans l'Espagne franquiste, à s'amuser et à changer le monde. Des rejetons ballottés entre leurs incertitudes et leurs aventures, cherchant leur chemin et leur raison d'être. Trop vieux pour l'insouciance, trop jeunes pour le renoncement. ■ A. R. S.

► **Ça aussi, ça passera** (*Tambien esto pasara*), de Milena Busquets, traduit de l'espagnol par Robert Amutio, Gallimard, « Du monde entier », 192 p., 17 €.



## Alexandre en rock star

Un illuminé, un mégalo-  
mane ou un incompara-  
ble génie militaire ?

Alexandre le Grand était  
sans doute les trois à la  
fois, avance José Ángel  
Mañas dans la saga qu'il  
consacre à l'empereur  
macédonien. Loin des  
thèmes très contempo-  
rains de ses précédents  
ouvrages, l'auteur de *Je  
suis un écrivain frustré*

(Métailié, 1998) propose une biographie romancée  
construite comme une tragédie grecque, qui rappelle  
les épisodes de la vie d'Alexandre, de son éducation  
auprès d'Aristote à sa victoire sur Darius, en passant  
par sa rivalité avec Démosthène. Se concentrant sur  
les onze dernières années de sa vie, il s'attache sur-  
tout à élucider les raisons qui le conduisirent à som-  
brer dans la folie. La prophétie de l'oracle de Siwa, qui  
le poussa à se prendre pour le fils de Zeus, son pen-  
chant pour l'alcool et les plaisirs de l'Orient, la mala-  
die... les historiens ont avancé nombre d'hypothèses,  
que Mañas reprend l'une après l'autre. Mais c'est  
dans la relation complexe qu'Alexandre entretenait  
avec son père Philippe que le romancier voit sa faille  
essentielle. Très documenté, classique dans sa fac-  
ture, mais écrit dans le style enlevé des *Historias del  
Kronen* (non traduit) qui firent la renommée de  
l'auteur en 1994, ce livre foisonnant rend hommage  
au péplum d'Oliver Stone tout en s'autorisant certai-

nes libertés avec  
l'Histoire. Derrière  
les exploits du guer-  
rier s'y révèle un  
Alexandre aux allu-  
res de rock star avec  
sa folie des gran-  
deurs et sa psyché  
tourmentée. Un  
héros actuel. ■ AR. S.

► **La Nuit des morts**  
(*El Secreto del Oraculo*),  
de José Ángel Mañas,  
traduit de l'espagnol  
par Anouk Minkine,  
Anacharsis, 640 p., 24 €.

## L'art immoral

Jusqu'où l'art peut-il aller dans la dénonciation des  
travers de la société ? Pour Marcos, étudiant mal  
dans sa peau, la question sort du strict champ  
de la théorie lorsqu'il croise le chemin de Jacobo  
Montes. Ce performer espagnol, l'un des plus en  
vue et des plus controversés de son époque, a  
choisi de s'adjoindre les services du jeune homme  
pour créer sa prochaine œuvre : un travail sur les  
immigrés clandestins en Espagne.

Déterminé à montrer l'hypocrisie d'un pays qui  
feint de ne pas voir les conditions de vie épouvan-  
tables de ces laissés-pour-compte, Marcos connaît  
pourtant les risques de l'exercice. Montes est de  
ces artistes qui, tel le Costaricain Guillermo Vargas,  
sont capables de laisser mourir de faim un chien  
au nom de l'art. « *Un chef-d'œuvre reste un  
chef-d'œuvre quand bien même il serait éthique-  
ment abominable* », justifie la professeure de  
Marcos, intime de Montes.

Tout au long du roman, Miguel Ángel Hernández  
interroge la place de la morale dans l'art : donner  
à voir des injustices, les représenter sans les  
combattre soi-même, n'est-ce pas s'en faire  
complice ? A l'art, pourquoi ne pas préférer la vie,  
l'action ? Nourri de références aux artistes des der-  
nières décennies, ce récit d'apprentissage révèle  
les rapports de soumission et de fascination entre  
l'élève et son maître, à mesure que celui-ci se laisse  
tenter par une expérience monstrueuse sur un  
clandestin. Comment résister à l'aura de celui qui

ose ? relève Hernán-  
dez qui, dans ce pre-  
mier roman, pour-  
fend la sacralité que  
confèrent à certaines  
œuvres d'art des  
spectateurs subju-  
gués par leur radica-  
lité. ■ AR. S.

► **Tentative d'évasion**  
(*Intento de escapada*),  
de Miguel Ángel  
Hernández, traduit  
de l'espagnol par  
Brigitte Jensen, Seuil,  
300 p., 21,50 €.



## Voyage alité

Pendant quinze jours, en 2007, nous sommes à Lisbonne, sur le lit numéro 11 d'une chambre d'hôpital. Antonio Lobo Antunes est opéré d'un cancer qu'il a baptisé « la bogue ». Nous sommes à Lisbonne mais nous sommes aussi dans les montagnes de son enfance, avec sa grand-mère, dans des forêts touffues ou des labyrinthes vertigineux. En vérité nous sommes simultanément dans tous les lieux et tous les temps qui façonnent un être, remontent et se mélangent dans la tête de cet homme alité en même temps que les couleurs, les parfums et les sons.

Telle est la magie de la phrase chez Antonio Lobo Antunes – une prose toujours magnifiquement traduite par Dominique Nédellec : elle s'enroule autour de vous et vous attire dans les replis de la conscience. Un tour de force aussi bouleversant qu'addictif. ■ FLORENCE NOIVILLE

► **Au bord des fleuves qui vont** (*Sobolos rios que vao*), d'Antonio Lobo Antunes, traduit du portugais par Dominique Nédellec, Christian Bourgois, 258 p., 18 €.

## La Terre promise, un enfer

*Tout ce qui m'est arrivé après ma mort*, du Portugais Ricardo Adolfo, est une parabole sur l'émigration. On y suit une journée dans la vie de Brito, travailleur immigré venu s'installer avec sa femme Carla et son enfant, dans ce qu'il surnomme « l'île ». Etrange lieu que cette île dont le narrateur et sa femme ne connaissent ni la langue, ni les coutumes, ni les lois. Il suffit que le métro s'arrête pour que l'existence des habitants chavire. Au début, Brito lutte en vain contre cet endroit qui lui ferme inexorablement les portes. Méfiant tel un personnage kafkaïen, il se croit espionné, jugé, poursuivi par des caméras qu'il imagine tournées vers lui, alors qu'en réalité, la vie passe à ses côtés sans le voir.

A force de se sentir tels des moins que rien complètement invisibles, Brito et son épouse – qui traînent derrière eux une valise rouge servant de berceau à leur fils endormi – finissent par se demander s'ils ne sont pas en fait déjà morts. Au bout de sa détresse, Brito en arrivera à vouloir tuer Dieu, seul coupable à ses yeux de son sort. Au fil du roman, la pensée du narrateur devient suffocante. Aussi irrespirable que le huis clos social dans lequel se retrouvent ces migrants qui arrivent chaque jour plus nombreux, épuisés, sur nos côtes, espérant atteindre l'île promise. ■ ■ J. CR.

► **Tout ce qui m'est arrivé après ma mort** (*Depois de morrer aconteceram-me muitas coisas*), de Ricardo Adolfo, traduit du portugais par Elodie Dupau, Métailié, 176 p., 12,99 €.

## Vestiges d'un empire

Il y a presque vingt ans, Pedro Rosa-Mendes, né en 1968, a traversé le continent africain à pied et en auto-stop, de l'Angola au Mozambique – il en avait tiré son remarquable premier roman, *Baie des tigres* (Métailié, 2001). Cette fois, c'est en Indonésie qu'il nous emmène. Nous sommes en 1999 au Timor-Oriental, l'année même où le pays, longtemps colonie portugaise et annexé par l'Indonésie en 1975, fit sécession avant d'obtenir sa pleine indépendance en 2002. Alor, un jeune architecte indonésien, arrive dans Dili, la capitale, pour y concevoir la maison d'un leader indépendantiste, sans se douter du sort terrible qui l'attend. Racontée du point de vue des colonisés, cette période-clé de l'histoire de l'île ne pouvait être mieux restituée que par Pedro Rosa-Mendes, qui y fut longtemps lui-même correspondant de presse. Sous sa plume, elle ressemble à une ode funèbre. Une ode aux vestiges de l'ancien Empire portugais. ■ FL. N.

► **Pension des mondes perdus** (*Peregrinação de Emmanuel Jhesus*), de Pedro Rosa-Mendes, traduit du portugais par Marie-Hélène Pivmik, Métailié, 398 p., 21 €.